

Le poète Paul Snoek

Lionel Deflo



Né en 1940 à Menin (province de Flandre occidentale). Professeur de néerlandais et d'histoire dans le cycle secondaire. Rédacteur en chef de la revue de critique littéraire et artistique *Kreatief*. Publications: une anthologie *Nieuw-realistiche poëzie in Vlaanderen* (1972 - La poésie néoréaliste en Flandre), une monographie sur le romancier et poète *Clem Schouwenaars* (1976), des nouvelles, critiques et essais dans les principales revues flamandes. Collaborateur de la revue *Ons Erfdeel*.

Adresse:
Groeningestraat 23, 8610 Wevelgem (Belgique).

Le poète et artiste peintre Paul Snoek, pseudonyme d'Edmond Schietekat, dans la vie quotidienne homme d'affaires et directeur de vente, né le 17 décembre 1933 dans la ville provinciale de Saint-Nicolas (Flandre orientale), était le fils aîné d'un fabricant de textile. Après des années studiantines assez mouvementées à Gand, il crée à Anvers, avec les poètes Gust Gils et Hugues C. Pernath, récemment décédé, la revue d'avant-garde *Gard Sivik* (1955). Dans les premières années de son existence, cette revue se fait le porte-parole de la deuxième vague expérimentaliste - celle des poètes des années cinquante-cinq - dans la poésie flamande. [De la première génération expérimentaliste de 1950 faisaient notamment partie Jan Walravens, Hugo Claus, Louis Paul Boon, qui s'étaient groupés autour de la revue *Tijd en Mens* (Le temps et l'homme).] Contrairement au groupe de *Tijd en Mens*, dont les préoccupations étaient principalement humanitaires, sociales et éthiques, les jeunes poètes gravitant autour de *Gard Sivik* s'intéressèrent davantage à une esthétique résolument expérimentale, comme l'écrivit Paul Snoek en guise de programme dans un article paru dans le journal gantois *Vooruit* du 21 janvier 1956: «Les poèmes que nous écrivons ont une causalité qui se fonde principalement sur l'*association d'images*. Ainsi, ce sont les images qui ont évincé le mot et la métaphore, et leur rôle consiste à remplir une fonction autonome dans la progression, le «*tempus*» du poème. (...) (Nous avons) découvert dans la manière d'exprimer de nos sentiments et, simultanément, dans le mot utilisé comme image, un facteur nouveau, à savoir *le facteur de l'imagination*.» (1).

Le critique Paul de Vree souligne lui aussi ce caractère primordial de l'imagination poétique, lorsqu'il situe les premiers poèmes de Snoek dans un contexte littéraire et historique (2): «Dans le climat

général du malaise de l'après-guerre, était né auprès des jeunes nés dans les années trente, parmi lesquels Paul Snoek, un vénéhement désir d'un «monde habitable», ce qui impliquait un refus de l'ordre établi, qu'accompagnait souvent un véritable sentiment de haine à l'égard de celui-ci. Ce désir ne trouvait guère de sol nourricier dans le langage traditionnel. Le mot devait être sorti des mécanismes de pensée consacrés et réévalué quant à son contenu d'après sa valeur d'image, ce qui mettait en branle un certain *mécanisme d'imagination*» (3).

Il est remarquable que cette conception soit déjà présente, en même temps que les motifs les plus importants de la vision poétique du monde de Snoek, dans le poème qui a donné son titre au premier recueil de poèmes, *Archipel* (1954), que je veux citer intégralement à titre d'illustration (4). A l'aide de ce premier poème, je me propose de m'attarder sur quelques motifs et thèmes importants, qui constitueront des caractéristiques essentielles du monde poétique de Paul Snoek.

ARCHIPEL

*Je suis une ruine de la mer,
entouré de tous les noms de l'eau,
où chaque rêve devient une île
qui s'appelle Elbe
et chaque désir
du sable de Sainte-Hélène.
Où je suis l'enfant de mai qui sur les plages
joue avec des cercles de soleil
et le soir ramasse des coquillages de la mort.
Où je suis le corps
qui donne ses mains inhabitées,
Célèbes à Dieu et la Terre de Feu aux hommes,
mais qui trop rarement est homme, homme exclu-
sivement.*

Le poème est imprégné d'une infinie *solitude existentielle*. Le poète est «une ruine de la mer», qui ne trouve de refuge pour ses rêves et désirs que dans l'imagination, cette île individuelle qui peut offrir une liberté spirituelle illimitée. A ce propos Snoek déclare dans un entretien avec Herwig Leus: «Qu'est-ce en effet que

l'imagination sinon une tentative d'échapper aux obligations programmées, à la contrainte.» (5). «Dans mes poèmes, je m'efforce de créer par l'imagination une nouvelle dimension» (6). «J'essaie aussi d'écrire à partir de l'imagination que me fournit la langue» (7).

Parce qu'il se trouve isolé en tant qu'homme - la *solitude* est le premier et le dernier mot de cette œuvre poétique, écrit Lieve Scheer (8) -, à la fois par le besoin et l'absence de contact humain, mais aussi par le sentiment d'être incompris, le poète s'enferme dans un cocon de réalité imaginée. Ce sentiment de déception, de désenchantement quant aux agissements des «hommes», de misanthropie même, était par ailleurs tout à fait caractéristique des jeunes poètes qui se faisaient entendre dans les années cinquante. Snoek veut combler d'imagination l'*Umwelt*, le monde environnant ressenti comme vide, transformer la déception en illusion, métamorphoser, en un jeu consolant avec la fantaisie, la réalité en un monde onirique d'étonnement.

Dans le recueil *Noodbrug* (1955 - Pont de fortune), il se dit dans le poème «Conversation avec mes fleurs» un être qui se trouve parmi des hommes, mais qui est seul. Sur le mode irréel plein d'espérance, il exprime un souhait:

*«Je voudrais voir le monde
transformé en
une maison brillante,
où devant chaque fenêtre
se trouverait un jardin
où ne poussent pas d'humains.»*

Dans le recueil *Ik rook een vredespip* (1957 - Je fume le calumet de la paix), l'aliénation humaine et la fuite dans une réalité imaginaire demeurent les thèmes centraux: le poète se dit un «outlaw», «un étranger», mais il ajoute:

*«Maintenant je me suis peint le front
d'une couleur de rêve.»*

Dans ce contexte, le magnifique poème



«Château en Espagne» occupe une place essentielle dans ce recueil; le poète veut:

*«devenir l'artisan
d'un château en Espagne,
car je dispose
des douces mains
d'un inventeur.»*

Revenons un instant au premier poème «Archipel», qui comme nous l'avons dit, témoigne déjà, bien qu'à l'état embryonnaire, de l'évolution poétique de Paul Snoek. Dans ce poème, nous lisons: «là je suis le corps» (c'est nous qui soulignons). Mot clé, en effet, qui reviendra fréquemment dans le recueil *Hercules* (1960), où Snoek deviendra extrêmement conscient de l'existence de son corps en tant que refuge lui permettant de sortir de l'isolement. Ce thème avait déjà été abordé dans un recueil un peu à part, *De heilige gedichten* (1959 - Poèmes sacrés), qui constitue un sommet dans l'œuvre poétique de Snoek, sur lequel je revien-

drai. Dans le poème «*Tabula rosa*», nous lisons, en une sorte d'anticipation:

*«Ceci devrait être l'unique vie:
un homme surdoré, créé pour sa
beauté et pour rien d'autre.»*

Si les premiers recueils respirent la déception, la démythification et la solitude, le poète se convertira, dans les vers extatiques et hymniques du recueil *Hercules*, en chantre de la glorification vitaliste de la vie. Ce culte de ce qui est vivant, porteur et générateur de vie, qui se traduit dans des mots clés comme «en fleurs», «pollen», «semence», «germe», etc. culmine dans une enivrante expérience corporelle. A ce sujet, Lieve Scheer, dans son étude sur Paul Snoek, s'attarde plus spécialement sur le remarquable «don d'observation tactile» du poète tel qu'il ressort abondamment des formes verbales inchoatives et intensives: respirer - bouger - manger - boire - dormir - nager.

Ce recueil comporte des poèmes qui sont parmi les plus beaux que Snoek ait écrits: «Dit à la mer», «Horror vacui», «Hercules», «Le soleil est un père» et le magnifique poème «Un nageur est un cavalier». Particulièrement présentes dans ce recueil sont «la mer» et «l'eau», sources primitives de la vie. Pour Snoek, l'eau est en effet la matière première de son imagination, comme il le déclare dans un entretien avec Herwig Leus, parce que, dans son esprit, l'imagination doit toujours être liée à un élément naturel. «L'eau est aussi une source primitive, un principe créateur... et elle est fluide, sexuelle pourraient-on dire...» (9). La symbolique érotique telle qu'elle se trouve sublimée dans le poème «Un nageur est un cavalier» renvoie indéniablement aux jeux de l'accouplement et au coït («le créateur qui embrasse sa création»).

La prise de conscience corporelle de Snoek, sa «renaissance» qui s'accomplit dans *Hercules*, il la prêchera sous la forme d'un message cosmique et prophétique dans *Richelieu* (1961) et de manière encore plus poussée dans *Nostradamus* (1963). Dans *Richelieu*, il écrit:

«Reposant sur un pivot d'or je me tenais debout et respirais dans la clarté et la vérité»

et plus loin:

«Etre saint c'est habiter silencieux dans les arbres ardents de la vérité»

...

«dormant contre la dure colonne de la vérité»

...

«Tel le soleil dans une goutte dormante j'embrasse tendrement avec de l'eau l'ombre couvrante de la vérité»

...

«La vérité est mon pénible instrument»

...

«Enfant abandonné j'ai l'étincelle de ma vérité»

...

«A l'intérieur du luxe je chéris la vérité»

Snoek est pour ainsi dire submergé par un ardent désir métaphysique de vérité,

comme il l'écrira, par ailleurs, dans un essai intitulé *De dichter en de waarheid* (1962 - Le poète et la vérité): «Le poète est l'instrument, la machine, non pas en tant qu'inventeur, mais en tant qu'exécuteur au service de la vérité. Et cette vérité est la vérité spirituelle du poète, nourrie par la lumière. Non pas la lumière du soleil, qui n'est qu'une conséquence symbolique de la chaleur, non pas la lumière des röntgen, qui n'est que pure matière, mais la lumière plus forte des siècles, se nourrissant d'une source de lumière divine» (10).

Si le recueil *Richelieu* a révélé la prise de conscience du poète en tant que prophète de la vérité, il la prônera «en tant qu'exécuteur au service de la vérité» dans le recueil *Nostradamus* (1963). Comme le note à juste titre Paul de Vree, cette terminologie n'est pas dépourvue de résonances évangéliques et religieuses traditionnelles, mais en réalité, elle est plutôt étroitement liée à une «prélogique primitive païenne» (11). Dans le cycle «Le poète d'argent», Snoek est devenu un prophétique «sorcier de la parole», comme l'écrira Paul de Vree: «Il a trouvé (inventé) l'alliage de mots par lequel il peut témoigner de sa vérité, qu'il a péniblement acquise. Il s'adresse à nous à partir d'une certitude et d'une paix absolue et se sent élevé tel un dieu» (12). Alors que prédominaient dans les premiers recueils la symbolique de «la mer» et de «l'eau», l'isolement, l'élan créateur et la purification, *Nostradamus* traduit la glorification de «la lumière» en tant qu'exaltation métaphysique du bonheur.

Mais:

«après le luxe de la parole naît une solitude, de tristes dégâts»

(«Sérénade» dans *De zwarte muze*). Après l'euphorie et la présomptueuse grisaille du bonheur, le poète entrevoit l'aspect artificiellement mythique et rhétorique

que de son rôle de visionnaire et il devient conscient de la réalité dans toute sa nudité: son infinie solitude et le vide. «Où est le temps où tu me nourrissais de ton luxe» écrit-il plein de mélancolie dans le poème qui donne son titre au recueil *De zwarte muze* (1967 - La muse noire). Le poète descend du Parnasse dans une cellule de *silence*:

*«D'un tissu de pluie et de lassitude
le silence nous a vêtus, a dirigé nos lèvres vers
le nord qui prie à force d'avoir froid»*

confesse-t-il dans le magnifique «*Poème écrit avec du silence*». Et plus loin:

*Le cœur est solitaire jusqu'au bout des doigts,
angoissant de silence autant que la maison
qui s'écroule sous l'imperceptible tintement des
[clés]»*

Une fois encore le prophétique prêcheur de la vérité resurgira dans le cycle *Woord voor woord* (1968 - Mot par mot; non paru en recueil, mais figurant dans le recueil des poésies complètes *Gedichten 1954-1968*); mais il retombe dans le silence et dans le vide: «Le silence est presque mon sosie». Il habitera le silence, mot par mot, comme un refuge provisoire. Et le poète doute d'un avenir heureux, doute aussi d'un avenir poétique fructueux, comme il le dit dans le magnifique poème «Un bel été», qu'il écrivit au cours de l'hiver 1967-1968 et sur lequel s'ouvre le volume de ses poésies complètes, mais qui lui sert en même temps de clé de voûte: le poète doute qu'il y ait encore un été (= une moisson poétique) pour lui.

Après la parution de ses poésies complètes en 1969, Paul Snoek se retire (provisoirement) du monde littéraire pour se consacrer intensivement à son œuvre plastique. C'est une surprise lorsqu'en 1971, il annonce soudain un nouveau recueil, où il met apparemment en question toute son œuvre antérieure, qu'il se propose pour ainsi dire de démystifier. Le recueil *Gedichten* (Poèmes; titre intraduisible, du reste, puisque contamination de

deux mots néerlandais: *gedichten*, poèmes, et *gedrochten*, monstres, qui se superposent) porte comme sous-titre: «poésie d'actualité documentée et/ou poèmes d'horreur alternatifs». Le lecteur constate d'emblée que Snoek a abandonné son lyrisme abondant pour une poésie parlée objective et froide, épique et communicative. Ses *Gedichten* fournissent des commentaires d'esprit contestataire sur certains aspects monstrueux de notre civilisation technocratique contemporaine; ils n'en portent pas moins la griffe caractéristique de Paul Snoek, par le ton ludique, relativisant, moqueur, froidement distant, raffiné et supérieur. Pourtant, cette volte-face poétique n'est pas tout à fait nouvelle, car dans le recueil *De heilige gedichten*, de 1959, Snoek avait déjà écrit quelques poèmes dans le style parlé, sur un ton très ironique et caricatural, qui se rapportaient très étroitement à la réalité sociale. Snoek attribuait ce changement de ton à l'influence de la littérature dadaïste allemande. Nous pouvons supposer que pendant ses deux années de silence sur le plan poétique, Snoek a probablement subi l'influence du courant du nouveau réalisme poétique, qui se manifestait dès la fin des années soixante. Nombre d'éléments dans ses *Gedichten* en témoignent: la présence de la réalité et d'informations de tous les jours, l'approche anecdotique, le sens de la relativité, tout l'éventail des différentes sortes d'humour, depuis l'ironie jusqu'au cynisme, la litote et, par-dessus tout, un langage nettement plus communicatif et accessible. Il convient de souligner cependant que Snoek a assimilé ce nouveau courant de manière tout à fait personnelle et pleine de fantaisie (13).

Dans *Frankenstein, nagelaten gedichten* (1973 - *Frankenstein*, poésies posthumes), édition bibliophilique, Snoek progresse encore sur la voie du sarcasme, mais dans sa publication la plus récente, édi-

tion bibliophilique également, *Ik heb van-nacht de liefde uitgevonden* (1973 - Cette nuit, j'ai inventé l'amour), Snoek revient manifestement à l'esthétisme et au vers riche en images.

Cette introduction sommaire à l'œuvre poétique de Paul Snoek ne nous permet pas d'approfondir la symbolique omniprésente, son attitude éthique, l'érotisme tel qu'il s'exprime de manière très noble, notamment dans les splendides poèmes d'amour *Gedichten voor Maria Magdalena* (1971 - Poèmes pour Marie-Madeleine). Nous ne nous attarderons pas davantage ici sur l'œuvre en prose parfois caricaturale du poète; signalons, toutefois, que là aussi, le monde aquatique, sous-marin, préoccupe l'auteur, comme il ressort notamment de titres comme *Reptielen en amfibieën* (1957 - Reptiles et amphibiens) et *Kwaak- en kruipdieren* (1972 - Coassants et rampants). Ce même monde aquatique et animal se retrouve, du reste, dans l'œuvre picturale, qui respire une vision cosmique à la fois ludique et surréaliste.

A peine avons-nous dit quelque chose de ce qui rend vraiment unique en Flandre la poésie de ce poète fréquemment loué et couronné (notamment par le Prix triennal de la poésie de l'Etat en 1968) au même titre que celle de Hugo Claus, je veux dire la magistrale manipulation de cet instrument qu'est la langue. Dans son étude, Lieve Scheer parle de «la passion impulsive dans la langue» chez Snoek. Sa langue est en effet très riche en fantaisie, très plastique et émotionnelle, et l'auteur manie avec virtuosité toute une gamme de moyens stylistiques et rythmiques. Il recourt abondamment à l'intensification rythmique au moyen d'allitérations, d'assonances, de techniques d'écho, de répétitions à l'intérieur même du vers, de mots composés, renforcés, d'enjambements, de constructions inversées au niveau du vers, de néologismes, d'amplifications,

etc. Tout cela confère à la poésie de celui qui «fond de l'argent» dans ses poèmes le brillant et le lustre d'orfèvreries royales.

Toute l'œuvre poétique de Paul Snoek baigne dans une atmosphère de raffinement aristocratique, de pompe un peu vieux jeu et de luxe baroque, de noblesse et de sublimité, de solennité et de sacralité. Dans son œuvre poétique, Paul Snoek apparaît comme un esthète baroque chez qui l'imagination est continuellement au pouvoir.

(1) Paul de Vree, *Paul Snoek*, Antwerpen/Amsterdam, De Nederlandsche Boekhandel (Monografieën over Vlaamse Letterkunde), 1977, p. 5-6.

(2) Snoek lui-même déclare dans un entretien avec Herwig Leus que les surréalistes français ne lui disaient rien. «D'ailleurs, tout comme ceux de Lucebert, mes poèmes sont intraduisibles en français. En traduction allemande, en revanche, ils se font pleinement valoir.» Dans *Paul Snoek*, Brussel/Den Haag, Manteau (Profielreeks), 1974, p. 27.

(3) Paul de Vree, o.c., p. 6.

(4) La plupart des recueils de Paul Snoek n'étant plus disponibles séparément, je renvoie le lecteur à la vaste sélection *Gedichten 1954-1968* (Poèmes 1954-1968), Brussel, Manteau (Grote Marnixpockets 51), 1969. Le lecteur devra tenir compte toutefois du fait que les poèmes n'y sont pas classés par ordre chronologique, mais que Snoek les y a regroupés selon un classement thématique. Chez le même éditeur avait paru précédemment, en 1963, une première sélection de poèmes sous le titre de *Renaissance*.

Gedichten 1954-1970, deuxième édition augmentée, Brussel, Manteau (Grote Marnixpockets 51), 1972.

(5) *Paul Snoek* (Profielreeks), p. 30.

(6) *Ibid.*, p. 30.

(7) *Ibid.*, p. 35.

(8) Lieve Scheer, *De poëtische wereld van Paul Snoek. Proeve van close-reading* (Le monde poétique de Paul Snoek. Essai de close-reading), Brussel/Den Haag, Manteau (Maerlantpocket 1), 1966, p. 97.

(9) *Paul Snoek* (Profielreeks), o.c., p. 25.

(10) Paul Snoek, *De Waarheid en de Dichter* (La vérité et le poète), in *Dietsche Warande & Belfort*, 1962, no. 9, p. 611-612.

(11) Paul de Vree, o.c., p. 15.

(12) Paul de Vree, o.c., p. 16.

(13) Cf. Lionel Deflo, *Met Edgar Allan Snoek in Dracula's Alternatieve Drugstore* (Avec Edgar Allan Snoek au drug-store alternatif de Dracula), in *Kreatief*, 6e année, no. 1, 1972, p. 2-8.

Traduit du néerlandais par Willy Devos.

Paul Snoek

HET LUCHTKASTEEL

Ik wil, voor ik verander
in een kei, een mier
of een papaverbloem,
de schepper worden
van een luchtkasteel.

Ik zal de daken knippen
uit inpakpapier,
de kamers vouwen
uit vochtige kranten
en op de muren van muziekpapier
zal ik lachgezichten
voor de ramen schilderen
met metaalinkt.
In mijn slot zullen wonen
duiven van oud zilver.

Ik zal, voor ik verander
in een steen, een dier
of in een slingerplant,
de schepper worden van
een luchtkasteel,
want ik beschik
over de zachte handen
van een uitvinder.

Uit: *Ik rook een vredespip*.

LE CHATEAU EOLIEN

Traduit du néerlandais par Liliane Wouters

Avant d'être changé
en caillou, en fourmi
ou en coquelicot
je veux, je veux créer
un château éolien.

J'en couperai les toits
dans un fort papier gris,
j'en tirerai les chambres
de quotidiens humides
et sur les murs en papier à musique
je peindrai devant les fenêtres
des visages rieurs
à l'encre métallique.
Dans mon château vivront
des colombes de vieil argent.

Avant d'être changé
en pierre, en animal
ou en plante rampante,
je veux, je veux créer
un château éolien,
étant le possesseur
des douces mains
d'un inventeur.

Extrait de: *Je fume le calumet de paix*.

Paul Snoek

EEN SCHONE ZOMER

Het was een schone zomer,
de mooie meisjes waren mooier,
de jonge meisjes waren jonger
en elke bloem droeg een bloem in het haar.

Het was een schone zomer,
weinig wolken bewolkten de hemel,
de zon was goed en aanzienlijk
en het was fijn bij de mensen te zijn.

Het wordt voorwaar een schone winter.
Een winter die nauwkeurig en drinkbaar
en zacht als de zachtheid
het water wit zal bewaren.

Wie weet, voor weer een schone zomer.
Als het nog zomer wordt.

Begingedicht uit de verzamelbundel *Gedichten 1954-1968*.

UN BEL ETE

Traduit du néerlandais par Liliane Wouters

C'était un bel été,
les jolies filles étaient plus jolies,
les jeunes filles étaient plus jeunes,
chaque fleur portait une fleur dans les cheveux.

C'était un bel été,
peu de nuages ennuageaient le ciel,
le soleil était bon et généreux
et l'on se sentait bien parmi les gens.

Il viendra sûrement un bel hiver
un hiver qui gardera l'eau précise,
potable, blanche et douce
comme la douceur même.

Qui sait quand nous aurons encore un bel été
s'il fait encore été, un jour.

Premier poème du recueil *Poèmes 1954-1968*.

Paul Snoek

MIJN VADER

Mijn vader was een uitvinder.
Op een morgen vond hij een
vlinder uit, die hij vergat
te doen vliegen, ja vliegen.

Toen ging hij dood, mijn vader
en daar zaten wij met die
vlinder van 16 ton 325 kg
opgeschept. Maar god zij dank,
een dichter kocht hem af,
en leerde hem vliegen.
Hij leerde hem het vliegen.

En werkelijk, de vlinder vloog.
De vlinder, het mooiste insekt
vloog zich letterlijk dood.

Uit: *De heilige gedichten*.

MON PERE

Traduit du néerlandais par Liliane Wouters

Mon père était un inventeur.
Un matin il inventa un
papillon qu'il oublia de
faire voler, oui, oui, voler.

Puis il mourut, mon père,
et nous restions là avec ce
papillon de 16 tonnes 325 kg
par lui créé. Mais dieu merci

un poète vint l'acheter
et lui apprit à voler.
Il lui apprit à voler.

Et réellement, le papillon vola.
Le papillon, le plus bel insecte
se tua littéralement à force de voler.

Extrait de: *Les Poèmes saints*.

Paul Snoek

EEN ZWEMMER IS EEN RUITER

Zwemmen is losbandig slapen in spartelend water,
is liefhebben met elke nog bruikbare porie.
is eindeloos vrij zijn en inwendig zegevieren.

En zwemmen is de eenzaamheid betasten met vingers,
is met armen en benen aloude geheimen vertellen
aan het altijd allesbegrijpende water.

Ik moet bekennen dat ik gek ben van het water.
Want in het water adem ik water, in het water
word ik een schepper die zijn schepping omhelst,
en in het water kan men nooit geheel alleen zijn
en toch nog eenzaam blijven.
Zwemmen is een beetje bijna heilig zijn.

Uit: *Renaissance*.

UN NAGEUR EST UN CAVALIER

Traduit du néerlandais par Liliane Wouters

Nager c'est dormir dissolu dans l'eau frémissante,
aimer par chaque pore encore disponible.
être infiniment libre triompher au fond de soi.

Et nager c'est palper la solitude avec ses doigts,
raconter de vieux secrets avec ses membres
à l'eau toujours capable de comprendre.

Je dois reconnaître que je suis fou de l'eau.
car dans l'eau je respire l'eau, dans l'eau
je suis un créateur, j'étreins ma création,
et puis dans l'eau jamais on n'est tout à fait seul
tout en demeurant solitaire.

Nager c'est un peu c'est presque devenir un saint.

Extrait de: *Renaissance*.

Paul Snoek

GEDICHT MET STILTE GESCHREVEN

Hoor de stilte kraait. De minnaars dolen
in de nieuwe wouden van de winterslaap
en alle zaaiers, nu vermomd als jagers, doden.

Met een weefsel van regen en moeheid heeft
de stilte ons bekleed en onze lippen gericht
naar het van koude biddend noorden.

Zo stil is het nu dat men huivert en vreest
dat iemand plots op een gong zou slaan
en van de leegte zou scheuren het voorzichtig vlies.

Tot in de vingertoppen eenzaam is het hart
en zo benauwend stil, als het huis, dat instort
bij het nauwelijkse rinkelen der sleutels.

Uit: *De zwarte Muze*.

POEME ECRIT A L'AIDE DU SILENCE *Traduit du néerlandais par Liliane Wouters*

Entends, le silence croasse. Les amants errent
dans les forêts nouvelles du sommeil d'hiver,
tous les semeurs en chasseurs déguisés tuent.

D'un tissu de pluie et de lassitude
le silence nous a vêtus, a dirigé nos lèvres vers
le nord qui prie à force d'avoir froid.

Il fait si calme maintenant qu'on tremble et craint
que brusquement quelqu'un n'aille frapper un gong,
risquant de rompre ainsi l'étroite peau du vide.

Le cœur est solitaire jusqu'au bout des doigts,
angoissant de silence autant que la maison
qui s'écroule sous l'imperceptible tintement des clefs.

Extrait de: *La Muse noire*.

Paul Snoek

VIERDE GEDICHT VOOR MARIA MAGDALENA

Je ogen smelten in hun duister licht.
Je koude haar is een doorwaadbaar weefsel
en op je nauwelijkse lippen ligt
de oude dauwglans van je lauwe speeksel.

Je siddert en uit trillingen bestaat
je naakte slaap. Bijna alsof je luistert
of aan mijn niemandsmond een kus ontstaat
en ik mijn adem in je adem fluister,

of huiver met mijn lippen aan je hals
en aan je borsten, de gebenedijde,
terwijl ik in je lichaam vloeit, zoals
een weinig wijn verdwijnt in rode zijde.

Uit: *De zwarte Muze*.

QUATRIEME POEME POUR MARIE-MADELEINE *Traduit du néerlandais par Liliane Wouters*

Dans leur lumière sombre tes yeux fondent.
Tes cheveux froids guéables rive à rive
et sur tes lèvres rares, perles rondes,
rosée ancienne et tiède, ta salive.

Tu trembles et ton sommeil nu frissonne
comme si tu pouvais entendre naître à peine
un baiser sur ma bouche qui n'est à personne
comme si je mêlais mon souffle à ton haleine,

comme si je tremblais, mes lèvres sur tes seins,
tes seins bénis, et sur ton cou, tandis que je
m'écoule dans ton corps ainsi qu'un peu de vin
s'étale et disparaît au creux d'une soie rouge.

Extrait de: *La Muse noire*.